

Des rencontres artistiques comme... des amours

Larry Tremblay et Petra Mueller, *Piercing*, Montréal, Éditions Dazibao, collection des photographes, 1999, 72 p.

Joseph Jean Rolland Dubé et Suzan Vachon, *Venir après*, Montréal, Éditions Dazibao, collection des photographes, 1999, 76 p.

Cynthia Girard et Anne-Marie Zeppetelli, *Déviances poétiques*, Montréal, Éditions Dazibao, collection des photographes, 1999, 64 p.

Yvon Paré

Numéro 96, hiver 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37490ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (1999). Compte rendu de [Des rencontres artistiques comme... des amours / Larry Tremblay et Petra Mueller, *Piercing*, Montréal, Éditions Dazibao, collection des photographes, 1999, 72 p. / Joseph Jean Rolland Dubé et Suzan Vachon, *Venir après*, Montréal, Éditions Dazibao, collection des photographes, 1999, 76 p. / Cynthia Girard et Anne-Marie Zeppetelli, *Déviances poétiques*, Montréal, Éditions Dazibao, collection des photographes, 1999, 64 p.] *Lettres québécoises*, (96), 30–31.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Larry Tremblay et Petra Mueller, *Piercing*, Montréal, Éditions Dazibao, collection des photographes, 1999, 72 p., 16 \$.
 Joseph Jean Rolland Dubé et Suzan Vachon, *Venir après*, Montréal, Éditions Dazibao, collection des photographes, 1999, 76 p., 16 \$.
 Cynthia Girard et Anne-Marie Zeppetelli, *Déviances poétiques*, Montréal, Éditions Dazibao, collection des photographes, 1999, 64 p., 16 \$.

Des rencontres artistiques comme... des amours

RÉCIT
Yvon Paré

Trois tentatives où les textes et les photographies s'interpellent.

Le déclic se fait dans un regard, mais trop souvent, hélas, le dialogue n'a pas lieu. Ou le texte domine par sa force, ou la photographie éclipse une prose un peu anémique.



LARRY TREMBLAY EST UN CRÉATEUR FASCINANT et dérangeant. Pour l'avoir vu faire ses premiers pas sur une scène, dans un spectacle hautement marqué par le kathâkali, je le sais capable de dérouter un spectateur et un lecteur. Heureusement, ses écrits restent sobres. Souvent évocateurs, ils parviennent à vous toucher par ce regard qu'ils posent sur le monde et les humains. Au théâtre comme dans le récit, l'écrivain s'intéresse à l'humain.

Dans ce très court récit qu'est *Piercing*, Larry Tremblay plonge dans l'univers d'une adolescente qui décide de voir le monde. Elle s'enfuit de son Chicoutimi natal où elle a l'impression de pourrir comme une baleine échouée sur les berges du Saguenay, à la hauteur de Sainte-Rose-du-Nord. La mort du père déclenche tout. Elle partira, fera un grand « X » sur sa vie, sa famille, cette ville pour vivre enfin.

Elle s'était coupé les cheveux à grands coups de ciseaux. En trois secondes, elle s'était débarrassée pour de bon de son petit côté poupée aux joues rondes. Elle s'était coupé les cheveux à grands coups inégaux, sans miroir. Les cheveux de Marie-Hélène tombaient sur le plancher pas très propre de la cuisine, tombaient sur la tombe de son père, tombaient sur les rides mouillées de sa mère, tombaient sur le silence écœurant du salon d'où parvenait encore l'odeur de cigarettes que son père fumait en regardant la télévision, tombaient sur la pluie qui n'en finissait plus de se mélanger aux ordures de cette ville où elle avait eu la malchance de naître. (p. 5-6)

Tout est dit. Nous la retrouvons à Montréal, dans un appartement de la rue Drolet avec Serge et Tony. Parcours habituel de toute une jeunesse qui doit fuir les régions périphériques pour connaître la grande ville, y travailler ou étudier.

Marie-Hélène se retrouve du côté des paumés. Pouvait-il en être autrement ? C'est la faim, le froid, les rapines, la prostitution, les

poubelles et parfois un mécène un peu étrange, un Kevin qui aide ces jeunes errants. Tony et Serge ne jurent que par lui.

Nous suivons Marie-Hélène, la belliqueuse, la têtue, la téméraire mais aussi la tendre, l'idéaliste qui ne demande qu'un signe et qu'un geste. Elle veut s'arracher à la grisaille, aux habitudes somnifères pour connaître un idéal, l'amour peut-être, un élan qui fera qu'elle changera le monde et surtout sa vie.

Peu à peu, nous comprenons que ce petit monde tourne autour de Kevin qui a aménagé ses quartiers dans une ancienne église d'où il édicte ses lois. Oui, il règne sur les paumés et c'est lui qui décide que Serge est un ange qui doit offrir son corps à tous les quémendants ; lui qui proclame que Tony a tout à apprendre des chiens errants. C'est un gourou qui marque ses disciples. Marie-Hélène voit apparaître de petites boules métalliques sur ceux et celles qui s'abreuvent des « bulles » de Kevin.

Larry Tremblay décrit très bien la dérive d'une jeunesse en quête d'absolu et que notre société a larguée. Il suffit d'un mot, d'une petite phrase. C'est le détail qui surprend, la petite remarque qui bouscule l'univers et nous fait basculer. L'écriture de Larry Tremblay devient incantation, rythmes qui nous entraînent dans les rues, la neige et le froid. Un texte plein de colère refoulée, à l'image de Marie-Hélène qui voudrait secouer le monde, mais qui ne réussit qu'à se faire mal. Un récit dérangeant, une belle réussite.

Les 17 photographies de Petra Mueller présentent des routes, des stations de métro où les gens vont, viennent, passent et peut-être changent au gré des jours et des élans. Il y a ces taches aussi que la photographie ajoute comme pour montrer la vanité de la vie, le mouvement, l'éphémère et le futile de nos agitations. C'est peut-être le lien qu'il faut faire avec le texte de Larry Tremblay. Tout passe, tout est mouvement et rien ne peut arrêter cette course contre la montre.

Et si c'était la femme

Joseph Jean Rolland Dubé donne la parole à un narrateur qui décide de se couper du « murmure marchant ». Il va se désintoxiquer. Il n'en peut plus de ces informations qui lui tombent dessus à chaque jour, de ces images qui obsèdent le quotidien de l'homme médiatisé.

L'information pour l'information, le savoir pour le savoir, le profit pour le profit ; un fabuleux labyrinthe où il est si convenable de s'égarer. Mais je ne veux plus rien entendre. Rien. Ici, maintenant, avec toi, je tenterai l'ultime désintoxication : enfin le sevrage qui s'amorce. (p. 7-8)

Tout de suite c'est ce « toi » qui se confie dans *Venir après*, cette femme qui sourit en regardant son dé à coudre et qui s'attarde sur sa chevelure « pleine de volutes », son « insolente beauté délavée ». Difficile de saisir le décor de ce récit. Après une longue errance, un homme, le narrateur du début peut-être, et cette femme, se retrouvent dans une sorte d'usine désaffectée. Il écrit sur une vingtaine de vieilles machines, celles que l'on vénérât avant l'ordinateur. Il y invente des histoires qui plaisent particulièrement à la femme.

Histoire d'amour ? Pendant le sommeil de l'homme, la femme veille, scrute, admire, aime, caresse, le surprend dans son abandon et sa vulnérabilité. Parce qu'elle ne dort jamais, cette narratrice qui change selon les heures, les jours, les nuits et les regards.

Récit dans le récit : le lecteur reste en déséquilibre, se demande à chaque phrase s'il est dans l'imaginaire du premier narrateur, si cette voix est celle de la muse qui colle au créateur. C'est un peu agaçant, ce flou recherché, cette volonté de l'abstrait et du non-dit. Est-ce encore le murmure de

l'une de ces photographies qui jonchent le plancher et qui fascinent l'homme qui se confie ? Est-ce le lien qu'il faut faire avec les photographies de Suzan Vachon ?

Qui est qui ?

Je suis souvent revenu sur mes pas de lecteur pour scruter le visage de cette narratrice amoureuse, cette muse et amante, sans jamais être rassuré. Plus souvent qu'autrement, je suis resté accroché à l'univers de Suzan Vachon, fasciné, prêt à tout imaginer. J'avoue. Plus j'avais dans ma lecture, plus je délaissais le texte pour rôder autour de ces visages étranges, ouverts et envoûtants que présente Suzan Vachon.

Et après, encore le texte de Joseph Jean Rolland Dubé, cette écriture un peu ampoulée, les soupirs de la muse, de l'amante, de la couturière qui n'en finit plus de piquer cette robe, sorte de Pénélope qui attend Ulysse et son réveil...

La perte du texte

Cynthia Girard, dans *Déviances poétiques*, ce minuscule recueil de contes et de poèmes, surprend d'abord et déçoit après quelques pages. Voilà, nous plongeons dans une sorte de grand sac fourre-tout et il faut trouver le sens, une direction. Pourtant... Il y a les contes, les textes qui ont bercé l'enfance de tous. Une visite dans ces univers pourrait s'avérer intéressante si elle était assumée. Cynthia Girard s'y perd rapidement, systématiquement, volontairement, refusant de suivre un fil narratif sauf celui de sa pulsion. S'inspirant de contes connus, elle les mélange, les triture, dévie rapidement et bascule inmanquablement dans les affres de l'écriture. Les mots s'échappent, se moquent, n'en font qu'à leur tête et l'écrivaine ne rattrape jamais ce qu'elle ne veut surtout pas retenir.

La petite fille est maintenant perdue dans la forêt et moi aussi, je me perds dans la forêt. Mais moi ce n'est pas la même chose, moi je me perds dans la forêt des lettres, moi ce n'est pas la même chose, chaque lettre comme un petit buisson et chaque mot comme un petit bosquet et chaque phrase comme quoi ? Je ne sais pas comme quoi chaque phrase, comme un... (p. 9)

Cynthia Girard tourne autour de l'écriture, des mots qui s'imposent et repoussent l'écrivain. Le travail de l'écrivain n'est-il pas justement de dompter cette dérive ? À quoi bon écrire si c'est pour répéter qu'il est difficile d'écrire, quasi impossible... L'auteure répète la formule à satiété. L'ensemble devient un seul et même texte malgré les titres et les sujets.

Heureusement, les 14 photographies de Anne-Marie Zeppetelli, ces visages qui surgissent comme des lanternes dans la nuit, m'ont fasciné. Ce questionnement sur le regard m'a permis d'aller au bout du livre. Non, la rencontre n'a pas lieu. L'écriture de Cynthia Girard est beaucoup trop narcissique pour s'ouvrir à Anne-Marie Zeppetelli. La photographe cherche le regard de l'autre et l'écrivaine se referme comme une huître.

Et la poésie de Cynthia Girard ?

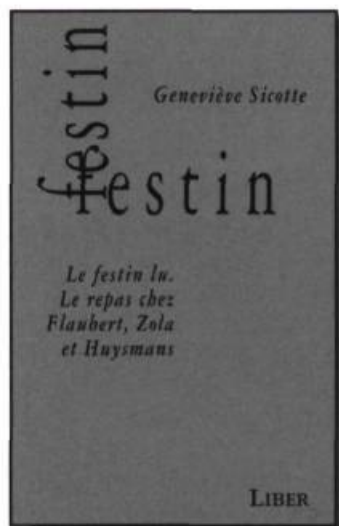
Il me semble que le discours poétique a fait des bonds depuis l'époque de l'énumération, de l'association libre qui a fait la marque des surréalistes.

ça sent la grande volonté / la discipline / le dur labeur / là-bas le café / l'homme / front tendu / il porte plume et calepin / il se concentre / il se recherche / un gant à l'envers / un mystique en volutes de fumée / il se consacre / poésies de bure / de sandales en prosternations... (p. 20)

Il faut un projet qui supporte la quête poétique, une intention qui pousse le souffle, sinon on se fait brasseur d'émotions, collectionneur d'impressions. Ça semble le fait de Cynthia Girard.



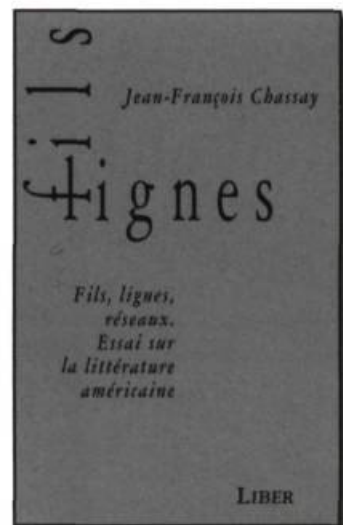
LIBER



300 pages, 27 dollars

Jean-François Chassay
FILS, LIGNES, RÉSEAUX
Essai sur la littérature américaine

Geneviève Sicotte
LE FESTIN LU
Le repas chez Flaubert, Zola et Huysmans



294 pages, 27 dollars